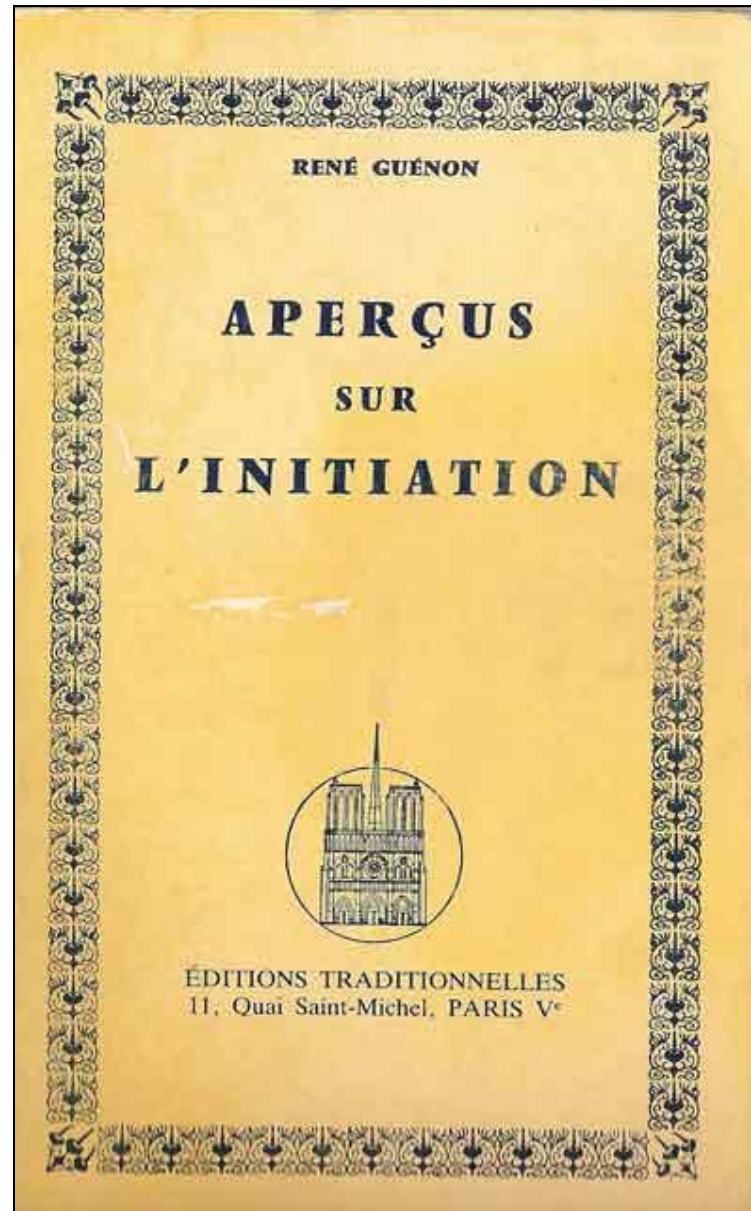


Ou « Tout guenon en PDF » Page 215
à télécharger sur le Glossaire :
« TRADGLOSS.COM » à la lettre « G » puis « Guenon »



CHAPITRE XXXIX

GRANDS MYSTÈRES ET PETITS MYSTÈRES

Nous avons fait allusion à diverses reprises, dans ce qui précède, à la distinction des « grands mystères » et des « petits mystères », désignations empruntées à l'antiquité grecque, mais qui sont en réalité susceptibles d'une application tout à fait générale ; il nous faut maintenant y insister un peu plus, afin de bien préciser comment cette distinction doit être entendue. Ce qu'il faut bien comprendre avant tout, c'est qu'il n'y a pas là des genres d'initiation différents, mais des stades ou des degrés d'une même initiation, si l'on envisage celle-ci comme devant constituer un ensemble complet et être poursuivi jusqu'à son terme ultime ; en principe, les « petits mystères » ne sont donc qu'une préparation aux « grands mystères », puisque leur terme lui-même n'est encore qu'une étape de la voie initiatique. Nous disons en principe, car il est bien évident que, en fait, chaque être ne peut aller que jusqu'au point où s'arrêtent ses possibilités propres ; par conséquent, certains pourront n'être qualifiés que pour les « petits mystères », ou même pour une portion plus ou moins restreinte de ceux-ci ; mais cela veut dire seulement qu'ils ne sont pas capables de suivre la voie initiatique jusqu'au bout, et non pas qu'ils suivent une autre voie que ceux qui peuvent aller plus loin qu'eux.

Les « petits mystères » comprennent tout ce qui se rapporte au développement des possibilités de l'état humain envisagé dans son intégralité ; ils aboutissent donc à ce que nous avons appelé la perfection de cet état, c'est-à-dire à ce qui est désigné traditionnellement comme la restauration de l'« état primordial ». Les « grands mystères » concernent proprement la réalisation des états supra-humains : prenant l'être au point où l'ont laissés les « petits mystères », et qui est le centre du domaine de l'individualité humaine, ils le conduisent au delà de ce domaine, et à travers les états supra-individuels, mais encore conditionnés, jusqu'à l'état inconditionné qui seul est le véritable but, et qui est désigné comme la « Délivrance finale » ou

comme l'« Identité Suprême ». Pour caractériser respectivement ces deux phases, on peut, en appliquant le symbolisme géométrique (1), parler de « réalisation horizontale » et de « réalisation verticale », la première devant servir de base à la seconde ; cette base est représentée symboliquement par la terre, qui correspond au domaine humain, et la réalisation supra-humaine est alors décrite comme une ascension à travers les cieux, qui correspondent aux états supérieurs de l'être (2). Il est d'ailleurs facile de comprendre pourquoi la seconde présuppose nécessairement la première : le point central de l'état humain est le seul où soit possible la communication directe avec les états supérieurs, celle-ci s'effectuant suivant l'axe vertical qui rencontre en ce point le domaine humain ; il faut donc être parvenu d'abord à ce centre pour pouvoir ensuite s'élever, suivant la direction de l'axe, aux états supra-individuels ; et c'est pourquoi, pour employer le langage de Dante, le « Paradis terrestre » est une étape sur la voie qui mène au « Paradis céleste » (3).

Nous avons cité et expliqué ailleurs un texte dans lequel Dante met le « Paradis céleste » et le « Paradis terrestre » respectivement en rapport avec ce que doivent être, au point de vue traditionnel, le rôle de l'autorité spirituelle et celui du pouvoir temporel, c'est-à-dire, en d'autres termes, avec la fonction sacerdotale et la fonction royale (4) ; nous nous contenterons de rappeler brièvement les conséquences importantes qui se dégagent de cette correspondance au point de vue qui nous occupe présentement. Il en résulte en effet que les « grands mystères » sont en relation directe avec l'« initiation sacerdotale », et les « petits mystères » avec l'« initiation royale » (5) ;

(1) Voir l'exposé que nous en avons fait dans *Le Symbolisme de la Croix*.

(2) Nous avons expliqué plus amplement cette représentation dans *L'Esotérisme de Dante*.

(3) Dans la tradition islamique, les états auxquels aboutissent respectivement les « petits mystères » et les « grands mystères » sont désignés comme l'« homme primordial » (*al-insân al-qadîm*) et l'« homme universel » (*al-insân al-âdil*) ; ces deux termes correspondent donc proprement à l'« homme véritable » et à l'« homme transcendant » du Taoïsme, que nous avons appelés dans une note précédente.

(4) Voir *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, ch. VIII. — Ce texte est le passage dans lequel Dante, à la fin de son traité *De Monarchia*, définit les attributions respectives du Pape et de l'Empereur, qui représentent la plénitude de ces deux fonctions dans la constitution de la « Chrétienté ».

(5) Les fonctions sacerdotale et royale comportent l'ensemble des applications dont les principes sont fournis respectivement par

PM des A. aux dy (log. élève + dr. r. f)

si nous employons les termes empruntés à l'organisation hindoue des castes, nous pouvons donc dire que, normalement, les premiers peuvent être regardés comme le domaine propre des Brâhmanes et les seconds comme celui des Kshatriyas (1). On peut dire encore que le premier de ces deux domaines est d'ordre « surnaturel » ou « métaphysique », tandis que le second est seulement d'ordre « naturel » ou « physique », ce qui correspond bien effectivement aux attributions respectives de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel ; et, d'autre part, ceci permet aussi de caractériser nettement l'ordre de connaissance auquel se réfèrent les « grands mystères » et les « petits mystères » et qu'ils mettent en œuvre pour la partie de la réalisation initiatique qui les concerne : ceux-ci comportent essentiellement la connaissance de la nature (envisagée, cela va sans dire, au point de vue traditionnel et non au point de vue profane qui est celui des sciences modernes), et ceux-là la connaissance de ce qui est au delà de la nature. La connaissance métaphysique pure relève donc proprement des « grands mystères », et la connaissance des sciences traditionnelles des « petits mystères » ; comme la première est d'ailleurs le principe dont dérivent nécessairement toutes les sciences traditionnelles, il en résulte encore que les « petits mystères » dépendent essentiellement des « grands mystères » et y ont leur principe même, de même que le pouvoir temporel, pour être légitime, dépend de l'autorité spirituelle et a en elle son principe.

Nous venons de parler seulement des Brâhmanes et des Kshatriyas, mais il ne faut pas oublier que les Vaishyas peuvent aussi être qualifiés pour l'initiation ; en fait, nous trouvons partout, comme leur étant plus spécialement destinées, les formes initiatiques basées sur l'exercice des métiers, sur lesquelles nous n'avons pas l'intention de revenir longuement, puisque nous en avons suffisamment expliqué ailleurs le principe et la raison d'être (2), et que du reste nous avons dû en reparler ici même à diverses reprises, étant donné que c'est précisément à de telles formes que se rattache tout ce qui subsiste d'organisations initiatiques en Occident. Pour les Vaishyas à plus forte raison encore que pour les Kshatriyas, le domaine initiatique qui leur convient proprement est celui des « petits mystères » ; cette communauté de domaine, si l'on peut dire, a d'ailleurs amené fréquemment des contacts entre les formes

les initiations correspondantes, d'où l'emploi des expressions d'« art sacerdotal » et d'« art royal » pour désigner ces applications.

(1) Sur ce point, voir aussi *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, ch. II.

(2) Voir *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. VIII.

d'initiation destinées aux uns et aux autres (1), et, par suite, des relations assez étroites entre les organisations par lesquelles ces formes sont pratiquées respectivement (2). Il est évident que, au delà de l'état humain, les différences individuelles, sur lesquelles s'appuient essentiellement les initiations de métier, disparaissent entièrement et ne sauraient plus jouer aucun rôle ; dès que l'être est parvenu à l'« état primordial », les différenciations qui donnent naissance aux diverses fonctions « spécialisées » n'existent plus, bien que toutes ces fonctions y aient également leur source, ou plutôt par cela même ; et c'est bien à cette source commune qu'il s'agit en effet de remonter, en allant jusqu'au terme des « petits mystères », pour posséder dans sa plénitude tout ce qui est impliqué par l'exercice d'une fonction quelconque.

Si nous envisageons l'histoire de l'humanité telle que l'enseignent les doctrines traditionnelles, en conformité avec les lois cycliques, nous devons dire que, à l'origine, l'homme, ayant la pleine possession de son état d'existence, avait naturellement par là même les possibilités correspondant à toutes les fonctions, antérieurement à toute distinction de celles-ci. La division de ces fonctions se produisit dans un stade ultérieur, représentant un état déjà inférieur à l'« état primordial », mais dans lequel chaque être humain, tout en n'ayant plus que certaines possibilités déterminées, avait encore spontanément la conscience effective de ces possibilités. C'est seulement dans une période de plus grande obscurité que cette conscience vint à se perdre ; et, dès lors, l'initiation devint nécessaire pour permettre à l'homme de retrouver, avec cette conscience, l'état antérieur auquel elle est inhérente ; tel est en effet le premier de ses buts, celui qu'elle se propose le plus immédiatement. Cela, pour être possible, implique une transmission remontant, par une « chaîne » ininterrompue, jusqu'à l'état qu'il s'agit de restaurer, et ainsi, de proche en proche, jusqu'à l'« état primordial » lui-même ; et encore, l'initiation ne s'arrêtant pas là, et les « petits mystères » n'étant que la préparation aux « grands mystères », c'est-à-dire à la prise de possession des états supé-

(1) En Occident, c'est dans la chevalerie que se trouvaient, au moyen âge, les formes d'initiation propres aux Kshatriyas, ou à ce qui doit être considéré comme l'équivalent aussi exact que possible de ceux-ci.

(2) C'est ce qui explique, pour nous borner à donner ici un seul exemple caractéristique, qu'une expression comme celle d'« art royal » ait pu être employée et conservée jusqu'à nos jours par une organisation comme la Maçonnerie, liée par ses origines à l'exercice d'un métier.

rieurs de l'être, il faut en définitive remonter au delà même des origines de l'humanité ; et c'est pourquoi la question d'une origine « historique » de l'initiation apparaît comme entièrement * dépourvue de sens. Il en est d'ailleurs de même en ce qui concerne l'origine des métiers, des arts et des sciences, envisagés dans leur conception traditionnelle et légitime, car tous, à travers des différenciations et des adaptations multiples, mais secondaires, dérivent pareillement de l'« état primordial », qui les contient tous en principe, et, par là, ils se relient aux autres ordres d'existence, au delà de l'humanité même, ce qui est d'ailleurs nécessaire pour qu'ils puissent, chacun à son rang et selon sa mesure, concourir effectivement à la réalisation du « plan du Grand Architecte de l'Univers ».

Nous devons encore ajouter que, puisque les « grands mystères » ont pour domaine la connaissance métaphysique pure, qui est essentiellement une et immuable en raison même de son caractère principal, c'est seulement dans le domaine des « petits mystères » que des déviations peuvent se produire ; et ceci pourrait rendre compte de bien des faits concernant certaines organisations initiatiques incomplètes. D'une façon générale, ces déviations supposent que le lien normal avec les grands mystères « a été rompu, de sorte que les « petits mystères » en sont arrivés à être pris pour une fin en eux-mêmes ; et, dans ces conditions, ils ne peuvent même plus aboutir réellement à leur terme, mais se dispersent en quelque sorte dans un développement de possibilités plus ou moins secondaires, développement qui, n'étant plus ordonné en vue d'une fin supérieure, risque dès lors de prendre un caractère « désarmannique » qui constitue précisément la déviation. D'un autre côté, c'est aussi dans ce même domaine des « petits mystères », et là seulement, que la contre-initiation est susceptible de s'opposer à l'initiation véritable et d'entrer en lutte avec elle (1) ; celui des « grands mystères », qui se rapporte aux états supra-humains et à l'ordre purement spirituel, est, par sa nature même, au delà d'une telle opposition, donc entièrement fermé à tout ce qui n'est pas la vraie initiation selon l'orthodoxie traditionnelle. Il résulte de tout cela que la possibilité d'égarement subsiste tant que l'être n'est pas encore réintégré dans l'« état primordial », mais qu'elle cesse d'exister dès qu'il a atteint le centre de l'individualité humaine ; et c'est pourquoi l'on peut dire que celui qui est parvenu à ce point, c'est-à-dire à l'achèvement des « petits mystères », est déjà virtuellement « déli-

(1) Cf. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. XXXVIII.

vré » (1), bien qu'il ne puisse l'être effectivement que lorsqu'il aura parcouru la voie des « grands mystères » et réalisé finalement l'« Identité Suprême ».

(1) Il est ce que la terminologie bouddhique appelle *andamā*, c'est-à-dire « celui qui ne retourne pas » à un état de manifestation individuelle.

* Au moins la reproduction d'une organisation
qui elle peut être comme son « or au milieu »
à la dernière l'ordre d'après de la « grande déviation ».
EX: Par le GDF → sur histoire de la déviation.

CHAPITRE XL

INITIATION SACERDOTALE ET INITIATION ROYALE

B IEN que ce qui vient d'être dit suffise en somme à caractériser assez nettement l'initiation sacerdotale et l'initiation royale, nous croyons devoir insister encore quelque peu sur la question de leurs rapports, en raison de certaines conceptions erronées que nous avons rencontrées de divers côtés, et qui tendent à présenter chacune de ces deux initiations comme formant par elle-même un tout complet, de telle sorte qu'on aurait affaire, non pas à deux degrés hiérarchiques différents, mais à deux types doctrinaux irréductibles. L'intention principale de ceux qui propagent une telle conception paraît être, en général, d'opposer les traditions orientales, qui seraient du type sacerdotal ou contemplatif, et les traditions occidentales, qui seraient du type royal et guerrier ou actif ; et, quand on ne va pas jusqu'à proclamer la supériorité de celles-ci sur celles-là, on prétend tout au moins les mettre sur un pied d'égalité. Ajoutons incidemment que ceci s'accompagne le plus souvent, en ce qui concerne les traditions occidentales, de vues historiques assez fantaisistes sur leur origine, telles, par exemple, que l'hypothèse d'une « tradition méditerranéenne » primitive et unique, qui très probablement n'a jamais existé.

En réalité, à l'origine, et antérieurement à la division des castes, les deux fonctions sacerdotale et royale n'existaient pas à l'état distinct et différencié ; elles étaient contenues l'une et l'autre dans leur principe commun, qui est au delà des castes, et dont celles-ci ne sont sorties que dans une phase ultérieure du cycle de l'humanité terrestre (1). Il est d'ailleurs évident que, dès que les castes ont été distinguées, toute organisation sociale a dû, sous une forme ou sous une autre, les comporter toutes également, puisqu'elles représentent différentes fonctions qui doivent nécessairement coexister ; on ne peut conce-

(1) Cf. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, ch. 1^{er}.

voir une société composée uniquement de Brâhmanes, ni une autre composée uniquement de Kshatriyas. La coexistence de ces fonctions implique normalement leur hiérarchisation, conformément à leur nature propre, et par conséquent celle des individus qui les remplissent ; le Brâhmane est supérieur au Kshatriya par nature, et non point parce qu'il a pris plus ou moins arbitrairement la première place dans la société ; il l'est parce que la connaissance est supérieure à l'action, parce que le domaine « métaphysique » est supérieur au domaine « physique », comme le principe est supérieur à ce qui en dérive ; et de là provient aussi, non moins naturellement, la distinction des « grands mystères », constituant proprement l'initiation sacerdotale, et des « petits mystères », constituant proprement l'initiation royale.

Cela étant, toute tradition, pour être régulière et complète, doit comporter à la fois, dans son aspect ésotérique, les deux initiations, ou plus exactement les deux parties de l'initiation, c'est-à-dire les « grands mystères » et les « petits mystères », la seconde étant d'ailleurs essentiellement subordonnée à la première, comme l'indiquent assez clairement les termes mêmes qui les désignent respectivement. Cette subordination n'a pu être niée que par les Kshatriyas révoltés, qui se sont efforcés de renverser les rapports normaux, et qui, dans certains cas, ont pu réussir à constituer une sorte de tradition irrégulière et incomplète, réduite à ce qui correspond au domaine des « petits mystères », le seul dont ils avaient la connaissance et présentant faussement ceux-ci comme la doctrine totale (1). Dans un pareil cas, l'initiation royale seule subsiste, d'ailleurs dégénérée et déviée par le fait même qu'elle n'est plus rattachée au principe qui la légitimait ; quant au cas contraire, celui où l'initiation sacerdotale seule existerait, il est assurément impossible d'en trouver nulle part le moindre exemple. Cela suffit à remettre les choses au point : s'il y a vraiment deux types d'organisations traditionnelles et initiatiques, c'est que l'un est régulier et normal et l'autre irrégulier et anormal, l'un complet et l'autre incomplet (et, faut-il ajouter, incomplet par en haut) ; il ne saurait en être autrement, et cela d'une façon absolument générale, en Occident aussi bien qu'en Orient.

Certes, dans l'état actuel des choses tout au moins, comme nous l'avons dit en maintes occasions, les tendances contemplatives sont beaucoup plus largement répandues en Orient et les tendances actives (ou plutôt « agissantes » au sens le plus extérieur) en Occident ; mais ce n'est là, malgré tout, qu'une

(1) Cf. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, ch. III.

question de proportion, et non pas d'exclusivité. S'il y avait une organisation traditionnelle en Occident (et nous voulons dire ici une organisation traditionnelle intégrale, possédant effectivement les deux aspects ésotérique et exotérique), elle devrait normalement, tout aussi bien que celles de l'Orient, comporter à la fois l'initiation sacerdotale et l'initiation royale, quelles que soient les formes particulières qu'elles puissent prendre pour s'adapter aux conditions du milieu, mais toujours avec reconnaissance de la supériorité de la première sur la seconde, et cela quel que soit d'ailleurs le nombre des individus qui seraient respectivement aptes à recevoir l'une ou l'autre de ces deux initiations, car le nombre n'y fait rien et ne saurait aucunement modifier ce qui est inhérent à la nature même des choses (1).

Ce qui peut faire illusion, c'est qu'en Occident, bien que l'initiation royale n'existe pas plus actuellement que l'initiation sacerdotale (2), on retrouve plus facilement les vestiges de la première que ceux de la seconde ; cela tient avant tout aux liens qui existent généralement entre l'initiation royale et les initiations de métier, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, et en raison desquels de tels vestiges peuvent se rencontrer dans les organisations dérivées de ces initiations de métier et qui subsistent encore aujourd'hui dans le monde occidental (3).

(1) Pour éviter toute équivoque possible, nous devons préciser qu'il serait tout à fait erroné de supposer, d'après ce que nous avons dit de la correspondance respective des deux initiations avec les « grands mystères » et les « petits mystères », que l'initiation sacerdotale ne comporte pas le passage par les « petits mystères » ; mais la vérité est que ce passage peut s'effectuer beaucoup plus rapidement en pareil cas, en raison de ce que les Brâhmanes, par leur nature, sont portés plus directement à la connaissance principielle, et que, par conséquent, ils n'ont pas besoin de s'attarder à un développement détaillé de possibilités contingentes, de sorte que les « petits mystères » peuvent être réduits pour eux au minimum, c'est-à-dire à cela seul qui en constitue l'essentiel et qui vise immédiatement à l'obtention de l'« état primordial ».

(2) Il va de soi que, en tout ceci, nous entendons ces termes au sens le plus général, comme désignant les initiations qui conviennent respectivement à la nature des Kshatriyas et à celle des Brâhmanes, car, pour ce qui est de l'exercice des fonctions correspondantes dans l'ordre social, le sacre des rois et l'ordination sacerdotale ne représentent que des « extériorisations », comme nous l'avons déjà dit plus haut, c'est-à-dire qu'ils ne relèvent plus que de l'ordre exotérique et n'impliquent aucune initiation, fût-elle même simplement virtuelle.

(3) On pourrait rappeler notamment, à cet égard, l'existence de grades « chevaleresques » parmi les hauts grades qui se sont superposés à la Maçonnerie proprement dite : quelle que puisse être en fait leur origine historique plus ou moins ancienne, question sur

Il y a même aussi quelque chose de plus : par un phénomène assez étrange, on voit parfois reparaître, d'une façon plus ou moins fragmentaire, mais néanmoins très reconnaissable, quelque chose de ces traditions diminuées et déviées qui furent, en des circonstances fort diverses de temps et de lieux, le produit de la révolte des Kshatriyas, et dont le caractère « naturaliste » constitue toujours la marque principale (1). Sans y insister davantage, nous signalerons seulement la prépondérance accordée fréquemment, en pareil cas, à un certain point de vue « magique » (et il ne faut d'ailleurs pas entendre exclusivement par là la recherche d'effets extérieurs plus ou moins extraordinaires, comme il en est lorsqu'il ne s'agit que de pseudo-initiation), résultat de l'altération des sciences traditionnelles séparées de leur principe métaphysique (2).

Le « mélange des castes », c'est-à-dire en somme la destruction de toute vraie hiérarchie, caractéristique de la dernière période du *Kali-Yuga* (3), rend d'ailleurs plus difficile, surtout pour ceux qui ne vont pas jusqu'au fond des choses, de déterminer exactement la nature réelle d'éléments comme ceux auxquels nous faisons allusion ; et encore ne sommes-nous sans doute pas arrivés au degré le plus extrême de la confusion. Le cycle historique, parti d'un niveau supérieur à la distinction des castes, doit aboutir, par une descente graduelle dont nous avons retracé ailleurs les différentes étapes (4), à un niveau inférieur à cette même distinction, car il y a évidemment, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, deux façons opposées d'être en dehors des castes : on peut être au delà ou en deçà,

laquelle il serait toujours possible de discuter indéfiniment sans arriver jamais à aucune solution précise, le principe même de leur existence ne peut réellement s'expliquer que par là, et c'est tout ce qui importe au point de vue où nous nous plaçons présentement.

(1) Les manifestations de ce genre semblent avoir eu leur plus grande extension à l'époque de la Renaissance, mais, de nos jours encore, elles sont fort loin d'avoir cessé, bien qu'elles aient généralement un caractère très caché et qu'elles soient complètement ignorées, non seulement du « grand public », mais même de la plupart de ceux qui prétendent se faire une spécialité de l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler vaguement les « sociétés secrètes ».

(2) Il faut ajouter que ces initiations inférieures et déviées sont naturellement celles qui donnent le plus facilement prise à l'action d'influences émanant de la contre-initiation ; nous rappellerons à ce propos ce que nous avons dit ailleurs sur l'utilisation de tout ce qui présente un caractère de « résidus » en vue d'une œuvre de subversion (voir *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. XXVI et XXVII).

(3) Sur ce sujet, voir notamment le *Vishnu-Purâna*.

(4) Voir *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, ch. VII.

au-dessus de la plus haute ou au-dessous de la plus basse d'entre elles ; et, si le premier de ces deux cas était normalement celui des hommes du début du cycle, le second sera devenu celui de l'immense majorité dans sa phase finale ; on en voit dès maintenant des indices assez nets pour qu'il soit inutile de nous y arrêter davantage, car, à moins d'être complètement aveuglé par certains préjugés, nul ne peut nier que la tendance au nivellement par en bas soit un des caractères les plus frappants de l'époque actuelle (1).

On pourrait cependant objecter ceci : si la fin d'un cycle doit nécessairement coïncider avec le commencement d'un autre, comment le point le plus bas pourra-t-il rejoindre le point le plus haut ? Nous avons déjà répondu ailleurs à cette question (2) : un redressement devra s'opérer en effet, et ne sera possible précisément que lorsque le point le plus bas aura été atteint : ceci se rattache proprement au secret du « renversement des pôles ». Ce redressement devra d'ailleurs être préparé, même visiblement, avant la fin du cycle actuel ; mais il ne pourra l'être que par celui qui, unissant en lui les puissances du Ciel et de la Terre, celles de l'Orient et de l'Occident, manifestera au dehors, à la fois dans le domaine de la connaissance et dans celui de l'action, le double pouvoir sacerdotal et royal conservé à travers les âges, dans l'intégrité de son principe unique, par les détenteurs cachés de la Tradition primordiale. Il serait d'ailleurs vain de vouloir chercher dès maintenant à savoir quand et comment une telle manifestation se produira, et sans doute sera-t-elle fort différente de tout ce qu'on pourrait imaginer à ce sujet ; les « mystères du Pôle » (*el-asrâr-el-qutbâniyah*) sont assurément bien gardés, et rien n'en pourra être connu à l'extérieur avant que le temps fixé ne soit accompli.

(1) Cf. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. VII.

(2) Voir *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ch. XX et XXIII.